

## ÉRIC WEIL ET LA THEMATIQUE DE L'ENGAGEMENT

### ÉRIC WEIL AND THE THEME OF ENGAGEMENT

### ÉRIC WEIL E O TEMA DO ENGAJAMENTO

**Mahamadé Savadogo\***

**E-mail :** mahamade.savadogo@univ-ouaga.bf

**Orcid :** <https://orcid.org/0009-0002-1322-1059>

#### Résumé

Penser la politique et ignorer l'engagement ? Il peut paraître surprenant de voir associer le nom d'Éric Weil à un thème tel que l'engagement. En effet, on ne lui connaît ni tribune, ni pétition, ni même une participation à une quelconque manifestation sans parler de l'adhésion à une organisation politique. Tous ces comportements, par lesquels l'engagement des intellectuels se signale aussi bien à son époque que de nos jours, sont ignorés dans la biographie d'Éric Weil. Le récent ouvrage qu'Alain Deligne consacre au jeune Weil ne rapporte aucun écrit militant ou contestataire, il mentionne tout au plus une défense du statut d'étudiant-travailleur derrière laquelle il est difficile d'identifier une option politique. Comment, dans ces conditions, l'engagement pourrait-il être entrevu dans les textes d'Éric Weil? Face à cette question, il est facile de rappeler que Weil ne s'est pourtant pas désintéressé de la politique. Il a même développé une philosophie politique systématique et a publié plusieurs articles de philosophie politique regroupés en différents ouvrages. De nombreux travaux ont été consacrés à ces textes, notamment ceux de Patrice Canivez qui continue de les relire depuis plus de trente ans. Le présent texte interroge le rapport du philosophe Eric Weil à la thématique de l'engagement. Il montre comment sa conception systématique de la démarche de la philosophie politique semble l'éloigner de l'engagement et souligne la préférence de Weil pour le point de vue du gouvernement dans la considération de la politique. Il a abouti, cependant, à révéler chez Weil une distinction entre engagement fondamental et engagement militant qui permet au philosophe de se préoccuper des conditions d'épanouissement de l'humanité sans vouloir s'identifier à un mouvement politique. L'engagement se ramène, en définitive, à l'attachement au sens contre la menace de la violence.

#### Mots-clés

Engagement. Éric Weil. Philosophie politique. Militant.

#### Abstract

Thinking politics and ignoring engagement? It may seem surprising to see Éric Weil's name associated with a topic like engagement. In fact, he was never known for speaking out, petitioning or even taking part in any kind of demonstration, let alone participating in a political organization. Éric Weil's biography ignores all these behaviors, which were the hallmark of intellectual engagement in his time, as well as today. Alain Deligne's recent book on the young Weil does not mention any militant or protest writings; at most, it mentions a defense of the student-worker status, behind which it is difficult to identify a political option. How, then, could engagement be discerned in Éric Weil's writings? Faced with this question, it is easy to remember that Weil was not uninterested in politics. He even developed a systematic political philosophy and published several articles on political philosophy grouped together in different works. Many

---

\* Doctorat de philosophie en 1992 à l'Université Paris IV Sorbonne. Professeur titulaire depuis 2002, enseigne la philosophie morale et politique ainsi que l'histoire de la philosophie moderne et contemporaine à l'Université Joseph KI-ZERBO (Ouagadougou, Burkina Faso). Actuellement, Responsable du Laboratoire de philosophie de l'Université Joseph KI-ZERBO, Directeur de Publication de la revue "Le Cahier Philosophique d'Afrique" et Coordinateur National du mouvement des intellectuels du Manifeste pour la Liberté. A publié, à ce jour, les ouvrages *Philosophie et existence* (2001), *La parole et la cité : Essais de philosophie politique* (2002), *Philosophie et histoire* (2003), *Éric Weil et l'achèvement de la philosophie dans l'Action* (2004), *Esquisse d'une théorie de la création* (2005), *Pour une éthique de l'engagement* (2007), *Création et existence* (2009), *Penser l'engagement* (2012), *Philosophie de l'action collective* (2013), *Théorie de la création. Philosophie et créativité* (2016) et *Création et Changement* (2017), *Comment philosopher dans une langue nationale ?* (2022) et *Genèse et sens de la société politique* (2023).

works have been dedicated to these texts, especially those by Patrice Canivez, who has continued to re-read them for over thirty years. This article examines philosopher Eric Weil's relationship with the theme of engagement. It shows how his systematic conception of the approach to political philosophy seems to distance him from engagement and highlights Weil's preference for the government's point of view when considering politics. However, the result reveals in Weil a distinction between fundamental engagement and militant engagement that allows the philosopher to concern himself with the conditions for the realization of humanity without wanting to identify himself with a political movement. Ultimately, engagement leads to the option of meaning over the threat of violence.

**Keywords**

Engagement. Éric Weil. Political philosophy. Militant.

**Resumo**

Pensar a política e ignorar o engajamento? Pode parecer surpreendente ver o nome de Éric Weil associado a um tema como o engajamento. De fato, ele nunca foi conhecido por falar, fazer petições ou até mesmo participar de qualquer tipo de manifestação, muito menos por participar de uma organização política. A biografia de Éric Weil desconhece todos esses comportamentos, que eram a marca registrada do engajamento dos intelectuais em sua época, assim como hoje. O recente livro de Alain Deligne sobre o jovem Weil não menciona nenhum escrito militante ou de contestação; no máximo, menciona uma defesa do status de estudante-trabalhador, por trás da qual é difícil identificar uma opção política. Como, então, o engajamento poderia ser discernido nos escritos de Éric Weil? Diante dessa pergunta, é fácil lembrar que Weil não era desinteressado em política. Ele chegou inclusive a desenvolver uma filosofia política sistemática e publicou vários artigos sobre filosofia política agrupados em diferentes obras. Muitos trabalhos foram dedicados a esses textos, especialmente os de Patrice Canivez, que continua a relê-los há mais de trinta anos. Este artigo examina a relação do filósofo Eric Weil com o tema do engajamento. Ele mostra como sua concepção sistemática da abordagem da filosofia política parece distanciá-lo do engajamento e destaca a preferência de Weil pelo ponto de vista do governo ao considerar a política. No entanto, o resultado revela em Weil uma distinção entre engajamento fundamental e engajamento militante que permite que o filósofo se preocupe com as condições para a realização da humanidade sem querer se identificar com um movimento político. Em última análise, o engajamento conduz à opção pelo sentido contra a ameaça de violência.

**Palavras-chave**

Engajamento. Éric Weil. Filosofia política. Militante.

**Introduction: Penser la politique et ignorer l'engagement ?**

Il peut paraître surprenant de voir associer le nom d'Éric Weil à un thème tel que l'engagement. En effet, on ne lui connaît ni tribune, ni pétition, ni même une participation à une quelconque manifestation sans parler de l'adhésion à une organisation politique. Tous ces comportements, par lesquels l'engagement des intellectuels se signale aussi bien à son époque que de nos jours, sont ignorés dans la biographie d'Éric Weil. Le récent ouvrage qu'Alain Deligne (2022) consacre au jeune Weil ne rapporte aucun écrit militant ou contestataire, il mentionne tout au plus une défense du statut d'étudiant-travailleur derrière laquelle il est difficile d'identifier une option politique. Comment, dans ces conditions, l'engagement pourrait-il être entrevu dans les textes d'Éric Weil ?

Face à cette question, il est facile de rappeler que Weil ne s'est pourtant pas désintéressé de la politique. Il a même développé une philosophie politique systématique et a publié plusieurs articles de philosophie politique regroupés en différents ouvrages. De nombreux travaux ont été consacrés à ces textes, notamment ceux de Patrice Canivez (2013), qui continue de les relire depuis plus de trente ans.

Ce rappel, cependant, pourrait n'avoir comme conséquence que de redoubler l'embarras du lecteur de Weil au sujet de son rapport à l'engagement : comment a-t-il pu écrire tous ces ouvrages de philosophie politique sans adopter une quelconque forme connue d'engagement? Avait-il une conception particulière de l'engagement qui le dispensait de se préoccuper des formes connues? Quelle pourrait alors être la manifestation de cet engagement ?

### **I. Une philosophie systématique qui révère la “theoria”**

Il convient de reconnaître que, de prime abord, l'absence de la référence à l'engagement dans la lettre du discours d'Éric Weil ne devrait pas surprendre son lecteur assidu. Il faut se rappeler que, dans sa forme, l'œuvre d'Éric Weil se présente comme un système qui ne cache pas sa préférence pour l'attitude théorique par opposition à celle de la pratique: “(...) l'homme n'est *homo faber* que pour se faire *homo theoreticus*, être qui voit, être à qui est révélé ce qui est dans la présence, être qui est en dehors du devenir et de la destruction, être qui accède au *nunc stans*, à la vraie éternité, qui n'est pas la durée infinie de ce qui ne dure pas, mais la vue qui saisit le tout en son unité (...)” (Weil, 1950, p. 11).

Le philosophe, selon Éric Weil, est d'abord un théoricien qui se préoccupe de comprendre le monde en élaborant un discours cohérent. Cette démarche du philosophe met en avant l'attachement à la théorie dont le déploiement dans un système est érigé en moment suprême de la quête de la sagesse. Éric Weil reprend clairement l'idéal antique du philosophe formulé par Aristote qui voit dans la contemplation ou *theoria* la destination ultime de l'activité philosophique.

Dans la citation ci-dessus convoquée, la *theoria* est désignée comme une vue de l'unité de ce qui est. Elle est la saisie d'une réalité globale, d'un tout qui se révèle au terme d'un processus qui coïncide avec le déploiement de la pensée systématique. Le déploiement du système conduit l'individu philosophe à un type supérieur de bonheur, que Weil appelle également le contentement ou la sagesse, qui se tient au-delà de toutes les fins que l'action humaine, aussi bien individuelle que collective, est susceptible de viser. La *theoria* s'élève au-dessus de la pratique et réduit les buts de l'action à des objectifs seconds.

La *theoria* s'accomplit dans et par la pensée. Elle se conquiert par l'élaboration de la théorie qui se propose de saisir ce qui est à partir d'opérations qui sont l'observation, l'analyse et la synthèse: “Observation, analyse de ce qui a été observé pour obtenir les principes premiers, synthèse à partir de ces principes pour vérifier qu'ils sont corrects et complets- voilà ce qui constituera donc la science, non plus formelle, mais concrète et raisonnable à la fois, une vue totale de la totalité des êtres dans leur unité, une théorie” (Weil, 1950, p. 142).

La construction de la théorie aboutit à établir l'unité de ce qui est par-delà la diversité des phénomènes. Les phénomènes se contredisent et se corrompent, ils deviennent autres que ce qu'ils paraissent. Ce qui est vraiment reste identique à lui-même tout en étant en relation avec d'autres êtres. L'ensemble de ce qui est constitue une réalité unie, stable, qui est accessible par l'intermédiaire de la théorie. La fonction essentielle est de ramener la diversité à l'unité, de révéler le rapport qui se déploie entre les êtres par-delà l'instabilité des phénomènes. L'accès à ce qui est s'ouvre à la théorie par l'entremise de ces opérations intellectuelles que sont l'observation, l'analyse et la synthèse qui conduisent aux premiers principes sur lesquels s'édifie l'unité des êtres. En insistant sur la vue qui désigne ici un acte théorique par excellence et en lui proposant pour objet à saisir, l'unité de tout ce qui est, Éric Weil suggère une dépréciation de l'engagement qui consiste à s'attacher à un objectif pour le suivre en s'opposant à d'autres. L'engagement reste un comportement caractéristique de la personne qui est incapable de saisir la réalité dans son unité. Il introduit une séparation entre les buts humains et aboutit à les opposer entre eux. Le théoricien qui s'élève à la vue de l'unité de ce qui est n'a littéralement plus d'adversaire auquel se confronter. Il perçoit ce qui relie toutes les activités des hommes et renonce à opérer des choix entre elles. Il accède au bonheur ou au contentement en dépit des conflits, des contradictions qui mettent les hommes en confrontation. Le bonheur de l'individu philosophe n'est pas directement lié à l'approbation ou à la désapprobation de ses concitoyens ou contemporains. Il a la capacité de se conquérir un sens pour remplir son existence indépendamment de l'intervention de la collectivité : "Mais la satisfaction même ne se rencontrera qu'en ce qui n'est plus action : elle consiste dans la *theoria*, dans la *vue* de ce sens dont la réalité est présupposée par la recherche et par l'action, par toute question et par tout discours qui le nie" (Weil, 1956, p. 260).

La *theoria* est cette valeur qui oriente son rapport au monde sans dépendre directement des contraintes de ce monde. Il en découle que tous les objets particuliers auxquels la philosophie est susceptible de se rapporter tels que l'art, la morale ou la politique ne remplissent pas pleinement les attentes du philosophe. Ces objets se présentent comme des parties à l'intérieur du tout dont la philosophie est la saisie à travers la *theoria*. La philosophie politique, tout comme la philosophie morale, qui sont les deux thèmes auxquels Éric Weil a consacré des ouvrages en dehors de son grand texte, *Logique de la philosophie*, sont des développements spécifiques, limités chacun par son objet. Certes, l'objet que constitue la politique renvoie à une réalité globale avec ses contraintes que le philosophe se charge de mettre en évidence, mais cet ensemble reste une parcelle au sein de la réalité humaine : « Ce que nous appelons politique, est donc une science philosophique qui explicite ce qui est contenu dans sa catégorie philosophique, à l'aide de concepts qui lui sont propres et

auxquels on peut attribuer le nom de *catégories politiques*, entendant par-là les concepts fondamentaux de ce domaine particulier (...) » (Weil, 1956, p. 11)<sup>1</sup>.

La philosophie se destine à appréhender la cohérence des parties dont la jonction engendre le tout de la réalité. Seule, cependant, la vue de l'ensemble de la réalité coïncide avec la conquête de la *theoria*. Si le philosophe s'arrête à une partie de la réalité et construit un discours pour la saisir, ce discours ne saurait prétendre aboutir à la *theoria* dont la conquête procure le contentement au philosophe. Après avoir élaboré une philosophie politique et une philosophie morale, le philosophe éprouve le besoin de les articuler en un ensemble unique par lequel s'accomplit la quête de la *theoria*. Cet ensemble unique est identique au système de la philosophie devant lequel l'engagement apparaît comme un comportement partial. Dans la mesure où il implique le rattachement à un objectif particulier, spécifique, l'engagement échappe littéralement à l'attention du philosophe systématique. La philosophie en tant que système, suivant la lettre de l'œuvre d'Éric Weil, n'a pas besoin d'accorder une importance particulière à la thématique de l'engagement. Cette thématique trouve sa place à côté d'autres à l'intérieur du vaste ensemble que bâtit le système de la philosophie.

Une fois ces considérations admises, il reste à comprendre pourquoi dans le système d'Éric Weil, les parties explicitement développées se ramènent à la philosophie politique et à la philosophie morale. L'intérêt pour ces thèmes n'entraîne-t-il pas une attention à la thématique de l'engagement ?

## **II. Une philosophie de la politique qui l'appréhende à partir du point de vue du gouvernement**

Il est inévitable de relever que les seuls discours systématiques particuliers que la philosophie systématique d'Éric Weil a explicitement suscités sont une philosophie politique et ensuite une philosophie morale. Ces philosophies spéciales sont présentées comme des développements de chapitres de la *Logique de la philosophie* qui en compte plusieurs, dix-huit en tout. Quelles que soient les motivations qui justifient ce résultat, il est légitime de relever qu'il met en exergue la philosophie politique et la philosophie morale. Les autres chapitres qui n'ont pas été développés en des philosophies spéciales n'ont visiblement pas la même signification que ceux qui l'ont été. Mieux, il est justifié de supposer un rapport entre ces deux domaines qui les distinguent des domaines délimités par les autres chapitres.

<sup>1</sup> Voir également É. Weil, *Philosophie morale*, Paris, Vrin, 1961, p. 215 : "Comme la philosophie morale aboutit à la philosophie, la vie morale aboutit à un bonheur qui ne situe pas sur le plan de l'action".

En clair, il se découvre un lien entre ces deux parties de la philosophie et il est raisonnable de supposer qu'elles se complètent pour viser un objectif que poursuit leur auteur. Il faut rappeler, ici, qu'avant d'être explicité dans un ouvrage à part, le thème de la morale constitue le premier chapitre de la philosophie politique. La morale traite des valeurs qui orientent l'homme dans ses rapports avec d'autres hommes considérés comme des individus alors que la politique se préoccupe de désigner les conditions ou exigences de leur réunion en un ensemble, une collectivité. En morale et ensuite en politique, il est question des fins poursuivies par les hommes et des conditions à réunir pour les atteindre. L'homme agissant est le sujet de la morale comme de la politique. L'action implique une distinction entre des fins, elle engendre une hiérarchie entre des buts à poursuivre et donne des critères pour les séparer. L'action suggère d'abord une volonté de séparation des fins humaines et, ensuite, un attachement à une fin par opposition à d'autres. L'opposition que l'action instaure entre les fins et l'attachement qu'elle suscite autour d'une fin par rapport à d'autres indiquent qu'il existe un lien entre l'attitude de l'action et la thématique de l'engagement. L'engagement apparaît comme une dimension de l'action. Toute action ne véhicule pas un engagement mais l'engagement est un ressort qui pousse l'action vers son accomplissement. Il désigne un comportement qui se traduit par un parti pris pour une cause et un attachement à son accomplissement. Il ne se confond pas avec une simple préférence subjective, une inclination ou un goût car il conduit à se mettre en relation avec des partisans d'une même cause et à former un ensemble qui mène un combat. L'engagement entraîne à se joindre à des activités, voire à affronter des épreuves, pour atteindre les buts auxquels son porteur s'est identifié. Il implique une décision qui engendre une série de conséquences à laquelle son auteur se réfère. L'engagement semble induire une manière partielle de se rapporter à la réalité humaine et, pour cette raison, il est désapprouvé par les promoteurs des sciences humaines, qui le tiennent pour un obstacle empêchant une connaissance objective de l'action humaine. Les adeptes d'une approche scientifique de la réalité humaine, qui sont guidés par le principe de la neutralité axiologique exposé par Max Weber dans son ouvrage, *Le savant et le politique* (Weber, 1959), se méfient de l'engagement. Ils considèrent qu'il n'est pas souhaitable d'adhérer à une conception du bien à accomplir, de s'identifier à une valeur morale et politique, si l'on veut appréhender de manière objective le monde social. Éric Weil, quant à lui, ne partage pas cette position caractéristique de l'approche de la politique revendiquée dans les sciences sociales: "Toute science sociale propose, souvent inconsciemment, une action politique et contient implicitement une définition du bien politique" (Weil, 1956, p. 13), soutient-il. Il introduit une différence essentielle entre le point de vue de la science et celui de la philosophie dans leur rapport à la politique. Pour le philosophe de la politique, il est vain de prétendre être neutre dans son rapport à la politique. Toute considération de la politique véhicule des valeurs et

le travail scientifique qui se croit neutre se surprend à véhiculer involontairement une conception de ce qui est bien pour l'homme, une valeur morale ou politique ou, tout simplement, une idéologie. Contre la science, qui voudrait ériger la neutralité en un principe fondamental de son approche de la réalité, la philosophie, pour sa part, accepte l'appel à l'engagement. Elle souligne que l'adhésion à une valeur est indispensable à l'appréciation de la réalité humaine, ou plutôt, qu'il est impossible d'appréhender la réalité humaine sans porter sur elle un jugement de valeur. La référence à un jugement de valeur trahit l'emprise de l'engagement qui est sur la démarche du philosophe. Il ne recule pas devant la convocation de valeurs pour évaluer les faits dont la liaison construit l'édifice de la réalité politique

La philosophie politique, selon Éric Weil, ne doit pas déclinier le besoin d'une direction qui oriente l'action et aide à la penser. Cette direction, cependant, doit éviter d'être arbitraire, purement subjective. Elle ne doit pas délibérément ignorer des éléments caractéristiques de l'ensemble que constitue le monde politique. La politique est identique à une unité, un tout, englobant des divergences, dont la philosophie se propose de saisir la cohérence.

La philosophie s'emploie à saisir toutes les contradictions de la politique afin d'éclairer le choix de la personne qui voudrait adhérer à une conception du bien politique. L'accès au bien politique ne peut se permettre de rejeter la constitution des structures déjà édifiées par l'action collective. La politique ne fabrique pas un monde imaginaire, elle transforme des structures déjà bâties mais marquées par des contradictions. Des exigences différentes s'affrontent, des positions sociales opposées se heurtent, mais derrière elles le philosophe de la politique doit se montrer capable d'appréhender l'unité des conditions de la vie politique. L'accès à cette unité se conçoit à partir de la position de celui qui ne se contente pas seulement de poursuivre la défense de son intérêt, d'exprimer son insatisfaction ou sa frustration, mais se préoccupe de la sauvegarde et de l'édification de la collectivité dans son ensemble. En d'autres termes, penser la politique pour parvenir à révéler l'unité du monde dont elle a la charge, suppose que le philosophe se hisse au niveau du dirigeant qui est invité à veiller sur le lien qui unit les membres d'une collectivité. Le point de vue du philosophe de la politique n'est pas celui du citoyen mécontent qui proteste contre son sort mais celui du gouvernant qui réfléchit à la bonne décision à prendre pour consolider son État. Autrement dit, pour Éric Weil, : "la politique ne se comprend que du point de vue de celui qui agit, du point de vue du gouvernement" (Weil, 1956, p. 17). L'engagement qui se profile derrière le choix de penser l'action est éloigné de l'expression de la colère du citoyen indigné par l'injustice d'un projet public. D'habitude l'engagement évoque une manifestation de rue qui rassemble une grande foule ou un texte de protestation signé de plusieurs personnalités ou encore plus simplement une tribune publiée par un auteur connu. L'engagement ainsi perçu est toujours associé à un rejet

d'une décision de l'État, il révèle une protestation qui pousse le dirigeant à se corriger. Envisagé de la sorte, l'engagement semble revêtu d'une signification essentiellement négative. L'intellectuel engagé est surtout un protestataire, un éternel insatisfait qui se joint à tous les combats. L'intellectuel engagé utilise sa notoriété pour contribuer à défendre des causes. Souvent présent dans les médias, il intervient fréquemment pour critiquer les actions de son gouvernement, rarement pour les approuver. Éric Weil ne défend pas cette vision de l'engagement, incarnée à son époque par Jean-Paul Sartre. Sartre a écrit des textes politiques mais il n'a jamais élaboré une philosophie politique globale qui appréhende les différents niveaux de l'action collective. Pour atteindre cet objectif, il fallait infléchir l'engagement du côté de la direction de l'action de l'État et ne pas le rabattre exclusivement sur l'expression du mécontentement du citoyen. Un tel infléchissement engendre une orientation conservatrice de l'engagement qui traduit la préoccupation, propre au dirigeant, de sauvegarder l'État, de renforcer le rôle des institutions qui encadrent la vie collective. L'engagement du philosophe de la politique selon Éric Weil le conduit du côté du gouvernement et le rend invisible par le citoyen soucieux d'exprimer sa colère. L'engagement vu du côté du gouvernement vise la construction et non la négation. Le gouvernement se propose d'apporter des améliorations, d'introduire des réformes pour répondre aux attentes du citoyen. Il ne veut pas détruire l'État, même pour le reconstruire mais surtout le consolider, le rendre acceptable aux yeux du citoyen. Pour Éric Weil l'État doit se transformer, améliorer la condition du citoyen, progressivement, par l'intermédiaire de réformes et non brutalement par l'appel à la révolution. Éric Weil retrouve le réformisme de Kant, qui condamnait la révolution en tant que projet et celui de Hegel qui s'en remettait aux fonctionnaires pour introduire des transformations dans l'État (cf. Tosel, 1988). Tous ces grands philosophes, quand ils réfléchissent sur la politique, se rejoignent pour préférer la prudence de la réforme à l'audace de la révolution.

Il en découle que leur vision de l'engagement ne s'identifie pas à l'apparition de la contestation, aboutissant au rejet systématique de l'État, mais privilégie la responsabilité du gouvernement, qui a, à sa charge, la direction d'une communauté réunissant des groupes sociaux aux attentes divergentes. Pour Éric Weil, la difficulté de l'engagement se traduit mieux par la quête de la conciliation ou du compromis que par l'expression de la contestation. Le principal outil de l'engagement en politique reste la discussion. C'est par la discussion, qui confronte des conceptions différentes de l'intérêt général et convoque des arguments pour les soutenir, que se déploie essentiellement l'action politique dans un État moderne.

Ce rôle de la discussion dans l'approche de la politique selon Éric Weil a été souligné par Patrice Canivez dans ses différents écrits, en particulier dans un de ses récents articles intitulé « La



philosophie comme profession et la participation démocratique dans la pensée politique d'Éric Weil » (Canivez, 2019). Il est cependant particulièrement significatif de noter que le même Canivez a relevé, depuis longtemps (Canivez, 1990), qu'il se découvre un contraste entre la modération et la prudence de Weil dans la philosophie politique, qui culmine dans une défense du réformisme et la terminologie révolutionnaire et le ton résolu de la catégorie-attitude de l'action, qui est censée fonder le développement de la pensée politique. Derrière ce contraste, ne peut-on pas soupçonner une conception plus radicale de l'engagement qui pointe dans la *Logique de la philosophie* avant de se voir atténuée dans la *Philosophie politique* ?

### III. L'intuition d'un engagement fondamental qui supporte l'existence

Patrice Canivez rappelle que la catégorie-attitude de l'action dans la *Logique de la philosophie* d'Éric Weil est clairement influencée par la figure de Marx. Marx est l'auteur qui incarne l'engagement bien mieux que Sartre, même s'il n'en a pas proposé une théorie. Sa vision de l'engagement l'inscrit dans toute la vie de l'individu. Elle suggère qu'avant même de prendre consciemment le parti de tel groupe social, l'individu se retrouve emporté dans la confrontation entre les classes sociales qui caractérise la société. Son rapport à l'engagement évolue en passant d'un engagement en soi, subi, à un engagement pour soi, voulu. L'engagement n'est pas réductible à une protestation ponctuelle contre une initiative des dirigeants mais emporte l'existence entière de l'individu pour la mettre au service d'une classe sociale. S'engager signifie s'impliquer dans un collectif, épouser l'intérêt qu'il défend et poursuivre l'instauration d'un ordre social qui lui soit favorable. L'importance de l'engagement se révèle aux partisans des catégories sociales marginalisées, exploitées, qui doivent redoubler d'effort pour imposer la reconnaissance de leurs droits. Les classes dominantes protègent leurs intérêts en réprimant les luttes des classes inférieures. Il s'ensuit que celui qui se retrouve de leur côté pour se battre court plus de risque que celui qui adhère à la cause des classes possédantes. Voilà pourquoi il est nécessaire que les luttes des classes populaires rassemblent d'importantes forces pour arriver à conquérir des résultats. Ces luttes doivent être massives pour provoquer des réactions qui leur sont favorables au sein de la société. L'engagement n'est ainsi pas une affaire d'individus, il ne s'agit pas pour un individu, quelle que soit sa notoriété, de se montrer en public mais pour un groupe social de rassembler ses membres. L'individu rejoint le groupe pour donner un contenu à son engagement. Ce contenu ne lui reste pas extérieur, il contribue à sa transformation, il marque son existence en lui donnant une orientation. Cette assignation d'une orientation, d'un sens, à l'existence dans son ensemble à travers l'engagement suggère un lien particulier avec la catégorie-attitude de l'action. Éric Weil insiste pour soutenir que la catégorie-attitude de l'action désigne le terme du développement de la *Logique de la*

*philosophie*. Elle est la dernière catégorie-attitude concrète. La signification de cet achèvement devient plus claire quand elle est examinée en rapport avec la thématique de l'engagement. L'engagement implique un parti pris, un attachement à une cause. Il est possible de considérer que, dans toutes les catégories-attitudes de la *Logique de la philosophie*, l'homme s'attache à une cause, il mène une lutte pour un but. Cette cause, cependant, apparaît partielle, incomplète, ce qui provoque sa contestation et la promotion d'une autre cause dans une catégorie-attitude ultérieure. La cause de l'action, quant à elle, cesse d'être partielle. L'action rejette toute forme de violence dans le monde humain. Elle proteste contre toute contradiction qui oppose des hommes entre eux et les sépare en supérieurs et en inférieurs, en exploiters et exploités, en possédants et démunis. En d'autres termes, la violence inhérente au monde devient visible dans son unité à partir de la catégorie-attitude de l'action qui poursuit la réalisation d'un monde sensé. L'action porte le refus de la violence dans son ensemble pour s'attacher à la quête du sens. Cette opposition de la violence et du sens est la contradiction centrale dont l'identification traduit la spécificité de la philosophie d'Éric Weil.

La catégorie-attitude de l'action implique un engagement pour le sens ou la raison contre la violence. Il faut se référer à elle pour comprendre la signification de la dissociation entre la raison et la violence dans la philosophie d'Éric Weil. Quand on considère les termes de cette dissociation, notamment dans l'introduction de la *Logique de la philosophie*, il se dégage l'impression que les deux réalités sont équivalentes. Le choix de la raison n'a pas plus d'importance que celui de la violence. La violence est présentée comme une possibilité de l'existence dont la valeur est comparable à la raison. En d'autres termes, le rapport entre la raison et la violence relèverait de la catégorie du différend qui, selon Lyotard, renvoie à un conflit entre des parties qui se valent. La confrontation entre ces deux possibilités ne peut pas être surmontée dans un troisième moment suivant un mouvement dialectique. Elle constitue plutôt une opposition entre deux attitudes extérieures l'une à l'autre, entre lesquelles ne se découvre aucune règle commune. En d'autres termes, il s'agit d'un « différend », expression qui, selon Lyotard, désigne « un cas de conflit entre deux parties (au moins) qui ne pourrait pas être tranché équitablement faute d'une règle de jugement applicable aux deux argumentations » (Lyotard, 1983, p. 9).

La notion de différend, telle que l'envisage Lyotard semble bien appropriée pour appréhender le rapport entre la raison et la violence selon Éric Weil. Car la raison et la violence ne parlent pas le même langage et ne se préoccupent même pas de se convaincre mutuellement. Bien sûr, toutes les deux ont recours à un langage pour s'exprimer mais elles n'accordent pas le même intérêt au discours. Alors que, du point de vue de la violence, le langage est à traiter comme un simple instrument au service de la négativité, un outil pour traduire l'insatisfaction qui anime

l'homme, la raison, quant à elle, retrouve en lui le chemin conduisant à la sagesse ou au contentement par la médiation du discours. Ces deux manières de se rapporter au langage sont clairement exposées dès la première partie de l'introduction de *La logique de la philosophie* qui se divise en deux sous-parties intitulées respectivement « L'homme comme raison » et « L'homme comme violence ». Bien que le titre de la première sous-partie de l'introduction suggère que la raison est une aptitude présente en tout homme, son développement ne tarde pas à montrer que la raison désigne un idéal que seul poursuit le philosophe.

Être raisonnable est une vertu qui ne se rencontre pas en tout homme, qui n'est pas d'emblée donnée à chacun, mais se conquiert dans une lutte avec soi-même par-delà le rapport aux autres. Mieux qu'une aptitude, la raison implique une attitude qui mobilise l'individu et lui impose de mettre un terme à la poursuite des satisfactions éphémères, qui entretiennent l'insatisfaction et engendrent la souffrance, pour accéder à un apaisement, se réconcilier avec lui-même : « (...) est raisonnable celui qui ne veut pas ce qui ne s'obtient pas, c'est-à-dire, qui a renoncé à chercher le contentement dans la poursuite, indéfinie et interminable, des satisfactions successives, qui a admis que toute satisfaction et toute élimination d'un mécontentement donné ne font que produire d'autres données, insatisfaisants eux aussi, mais seulement d'une autre façon (...) » (Weil, 1950, p. 10). En d'autres mots, la raison désigne un état d'esprit qui se traduit par une distance à l'égard des frustrations, des peines que provoque l'attachement à des buts qui sont précaires pour se fixer sur ce qui apparaît essentiel pour donner un sens à l'existence.

La philosophie est une démarche qui vise à conquérir et à soutenir un tel état d'esprit. Elle se propose d'organiser le triomphe de la raison contre le penchant ordinaire à poursuivre les satisfactions éphémères en établissant une hiérarchie entre les fins humaines, en suscitant une distinction entre des fins à considérer comme secondaires et d'autres à tenir pour fondamentales, significatives. L'appel à la raison, à travers la philosophie ainsi envisagée, passe par la médiation du discours, non pas celui du savant qui demeure soumis à l'insatisfaction suscitée par la poursuite des buts éphémères, mais celui qui se retourne sur cette insatisfaction pour l'énoncer et permettre de la tenir à distance.

L'homme raisonnable est celui qui est parvenu à la réconciliation avec lui-même par la médiation du discours que constitue la philosophie. Si l'on ne veut pas se condamner à rabattre la pensée d'Éric Weil sur celle de Hegel, qui enseigne la réconciliation de la raison et de la violence par la médiation de l'histoire, il est indispensable d'admettre que deux conceptions de la violence sont à dissocier dans l'œuvre de l'auteur de *La logique de la philosophie* : une violence relative, raisonnable, sensée et une violence pure, radicale, gratuite.

D'une part, il existe une violence présentée comme conciliable avec la raison mais d'autre

part<sup>2</sup> il se rencontre une violence radicalement opposée à la raison dont la catégorie-attitude de l'œuvre dans *La logique de la philosophie* constitue l'incarnation. Il est clair que l'exposition de cette possibilité d'une violence pure ou radicale, opposée à la raison, marque l'originalité de Weil par rapport à Hegel pour qui la violence est appelée à être dépassée dans la raison. Tous les commentateurs sont d'accord pour reconnaître qu'elle traduit l'emprise de l'histoire du vingtième siècle sur Éric Weil, son inscription dans une époque marquée par des expériences nouvelles qui ont ébranlé la confiance en la raison qui a caractérisé les deux siècles précédents.

La violence pure a été éprouvée dans l'histoire avant d'être exposée dans la philosophie. Dans le langage de *La logique de la philosophie*, on dirait qu'elle a été vécue comme une attitude, à travers d'ailleurs les souffrances de ses victimes, avant d'être énoncée en tant que catégorie. Cette spécificité caractéristique de la possibilité que constitue la violence pure complique la tâche de la philosophie à son égard, elle rend son rapport à la raison particulièrement difficile à appréhender. Comme l'a bien relevé Gilbert Kirscher, qui a consacré un ouvrage aux figures de la violence chez Éric Weil, le discours sur la violence tend à la sublimer : « Le paradoxe de la violence, c'est que son expression langagière, son accès à la parole, sa compréhension dans le discours, commencent de la sublimer, de la dissoudre, de l'éduquer. La violence pure est indicible » (Kirscher, 1992, p. 148).

Littéralement, la violence pure ne se justifie pas, elle ne produit pas un discours pour entrer en discussion avec les positions opposées en vue de les ébranler : elle s'affirme, un point c'est tout. Il est vrai que dans son affirmation, elle parle, elle suscite un langage, mais ce langage n'est pas destiné à se dépasser dans un discours cohérent. La violence pure n'adhère pas à l'exigence de cohérence, elle se moque de la cohérence. Pour elle, le langage est essentiellement un instrument au service de sa force. Elle ne parle pas pour viser un sens susceptible de réconcilier ses interlocuteurs, mais pour les soumettre, les manipuler. Quand la logique du discours, de son langage, menace de se retourner contre elle, la violence se retranche dans le silence : « Seule la destruction du discours - soit par le silence, soit par le langage non cohérent – correspond à la violence pure qui n'est pure qu'en connaissance de cause (Weil, 1950, p. 61)»

De cette opposition consciente au discours, qui organise l'entente entre les hommes et sauve ainsi la communauté humaine, il découle, de la part de l'attitude de la violence pure, une hostilité ouverte à l'égard des exigences de la vie collective qui prescrivent des règles censées être valables pour tous les hommes. La violence pure rejette le principe de l'universalité, elle méprise l'affirmation de l'égalité entre les communautés humaines et entre les individus. Pour elle, la survie

---

<sup>2</sup> « Ce n'est pas que la philosophie refuse la violence absolument, loin de là ; on soutiendrait facilement qu'une philosophie qui se comprend comme compréhension et comme voie de contentement recommande l'emploi de la violence, parce qu'elle est amenée à constater qu'elle doit se dresser contre la violence. Mais cette violence n'est alors que le moyen nécessaire (techniquement nécessaire dans un monde qui est encore sous la loi de la violence) pour créer un état de non-violence (...) » (Weil, 1950, p. 58-59).

d'une catégorie d'hommes autorise la destruction du reste de l'humanité. La destruction, l'anéantissement, sont les modes privilégiés de l'intervention de la violence pure dans la vie collective.

Par conséquent, face à la violence pure, la raison est condamnée à la résistance. Elle doit se protéger et sauver sa propre possibilité. Cette résistance engage à la fois le sort de la philosophie et celui de la communauté humaine. L'attitude de la violence pure oblige la philosophie à s'interroger sur son propre sens, à la fois son sens pour l'existence humaine et son implication pour l'édification de la vie collective. En d'autres termes, la confrontation avec la violence pure entraîne la philosophie à se comprendre comme un engagement pour le sens. Contre le non-sens de la violence pure, la raison s'érige en gardienne du sens, en s'engageant pour le sens, elle défend sa propre survie.

### **Conclusion: engagement fondamental et engagement politique**

En définitive, telle est la signification véritable de l'opposition entre la raison et la violence sur laquelle insiste l'œuvre de Weil. Derrière cette opposition se découvre un appel à un engagement fondamental qui donne un sens au cours de l'existence du philosophe dans son ensemble. Il fonde, en se prolongeant en lui, l'engagement politique ou militant. Il est possible d'être engagé sans être partisan parce que l'engagement fondamental anime l'existence et lui procure une orientation. Raison et violence sont deux possibilités inhérentes à l'existence, elles n'occupent pas deux sphères séparées qui sont appelées à ne jamais se rencontrer. L'impression de séparation trouve sa justification dans certaines expressions du texte weilien, telles que « la bonne conscience du philosophe » ou même « le choix premier entre discours et violence ». Mais la violence pure menace la raison de destruction. Elle ne la considère pas avec indifférence mais la traite en ennemie.

La raison, face à la violence, est condamnée à se défendre. L'élaboration même de la philosophie participe de ce projet de soutenir la raison contre la violence. Le système de la philosophie conduit l'individu philosophe à se convaincre de la suprématie de la raison par rapport à la violence. Au fil du développement du système de la philosophie, la raison est poussée à découvrir la violence pour mieux s'opposer à elle. La suprématie de la raison consiste en ce qu'elle se montre capable de regarder la violence en face, de lui laisser la parole pour l'écouter et ensuite s'écarter d'elle en connaissance de cause.

Pour terminer, il est important de relever qu'après *La logique de la philosophie*, Éric Weil lui-même a écrit une *Philosophie politique* et une *Philosophie morale*. À travers ces deux ouvrages, il est essentiellement question d'explicitier les implications de l'attachement à la raison pour les rapports entre les individus et entre les groupes dont la réunion forme la communauté humaine.

L'engagement fondamental pour la raison contre la violence dans la philosophie se prolonge dans la formulation d'une vision de l'organisation de la vie collective et des rapports entre les individus. Par-delà ses implications politiques, devant lesquelles l'individu philosophe n'a pas le droit de reculer, ainsi que l'illustre la vie de l'individu Weil qui s'est enrôlé dans l'armée française pour combattre l'ennemi nazi, l'engagement contre la violence détermine un combat du philosophe avec lui-même pour rester fidèle à la raison. Ce combat dont l'issue n'est pas connue d'avance est la source de la « peur de l'homme philosophe » qui est clairement reconnue par Weil dès la fin de la première partie de l'introduction à *La logique de la philosophie*. L'engagement désigne une promesse à tenir d'abord vis-à-vis de soi-même avant de s'opposer à la menace qui guette de l'extérieur.

### Références bibliographiques

- CANIVEZ, P. "La révolution, l'Etat, la discussion". In : *Discours, violence et langage, un socratisme d'Eric Weil*, in *Discours, violence et langage : un socratisme d'Eric Weil*. Paris : Osiris, 1990, pp. 11-48.
- CANIVEZ, P. « La philosophie comme profession et la participation démocratique dans la pensée politique d'Éric Weil ». *Eco-Ethica-The Journal of the Tomonobu Imamichi Institute*, Philosophy Documentation Center, n, 8, 2019, p. 109-126.
- CANIVEZ, P. *Le politique et sa logique dans l'œuvre d'Eric Weil*. Paris : Kimé, 1993
- CANIVEZ, P. *Qu'est-ce-que l'action politique?* Paris : Vrin, 2013.
- DELIGNE, A. *L'itinéraire philosophique du jeune Éric Weil. Hambourg-Berlin-Paris*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2022.
- KIRSCHER, G. *Figures de la violence et de la modernité*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires de Lille, 1992.
- LYOTARD, J.-F. *Le différend*. Paris : Minuit, 1983.
- TOSEL, A. *Kant révolutionnaire: droit et politique*. Paris : P.U.F., 1988.
- WEBER, M. *Le savant et le politique*. Trad. J. Freund. Paris : Plon, 1959.
- WEIL, E. *Logique de la philosophie*. Paris : Vrin, 1950.
- WEIL, E. *Philosophie morale*. Paris : Vrin, 1961,
- WEIL, E. *Philosophie politique*. Paris : Vrin, 1956.